

John Steinbeck

La perle

CHAPITRE I

Kono s'était éveillé à la pointe de l'aube. Les étoiles scintillaient encore et le jour ne s'annonçait que par une faible lueur délavée sur l'horizon, à l'est. Les coqs chantaient depuis quelques instants et les cochons matinaux avaient déjà entrepris leurs incessants fossoyages dans les buissons et les taillis, à la recherche d'une nourriture oubliée de la veille. Dans le fourré de figuiers d'Inde, devant la hutte, une nichée d'oisillons gazouillaient et agitaient leurs petites ailes.

Kino ouvrit les yeux et fixa tout d'abord le carré lumineux que dessinait la porte, puis la caisse suspendue où dormait Coyotito. Et, finalement, il tourna la tête vers sa femme, Juana, étendue sur la natte à son côté, le nez et les seins dissimulés sous un pan du châle bleu qui lui drapait les reins. Les yeux de Juana étaient ouverts. Kino n'avait pas souvenir d'avoir jamais surpris sa femme les yeux clos, à son réveil. Ses prunelles sombres luisaient comme de petites étoiles et, comme chaque matin, elle le regardait.

Kino entendait le murmure des courtes vagues sur la grève. Il aimait ce bruit... il ferma les yeux pour mieux entendre la musique. Peut-être était-il le seul à faire cela, ou peut-être tous les siens l'avaient-il fait. Autrefois, les ancêtres de Kino avaient été grands inventeurs de chansons ; tout ce qu'ils voyaient, pensaient, faisaient ou entendaient devenait un chant. Il y avait de cela très, très longtemps. Les chansons avaient survécu ; Kino les connaissait mais aucune chanson nouvelle ne s'y était ajoutée. Cela ne voulait pas dire qu'il n'y avait plus de chants intimes. En ce moment même, une chanson trottait dans la tête de Kino, une chanson claire et tendre — et s'il avait été capable de l'exprimer, il l'aurait appelée la « Chanson de la Famille ».